

Le texte suivant est tiré de *Perspectives : revue trimestrielle d'éducation comparée* (Paris, UNESCO : Bureau international d'éducation), vol. XXVII, n° 2, juin 1997, p. 349-362.

©UNESCO : Bureau international d'éducation, 2000

Ce document peut être reproduit librement, à condition d'en mentionner la source.

JOSÉ CALASANZ

(1557-1648)

*Josep Domènech i Mira*¹

Un géant de la pédagogie

En 1997 sera célébré le quatre centième anniversaire de la première école populaire publique et gratuite de l'ère moderne en Europe. Il y a quatre siècles, en effet, un grand pédagogue espagnol, José Calasanz, fondait les écoles pies, ouvrant la voie longue et difficile qui devait mener à la généralisation de l'enseignement gratuit. Sa pensée et son œuvre auront été profondément novateurs non seulement à cet égard, mais aussi dans bien d'autres domaines de l'enseignement. Son importance est comparable à celle d'une autre figure du XVII^e siècle, Comenius. On peut, entre eux, esquisser plus d'un parallèle et trouver plus d'une ressemblance. Ils vécurent tous deux dans des camps différents et antagonistes de l'Europe déchirée de la guerre de Trente ans. Comenius fut le pédagogue de l'Europe protestante, Calasanz celui de l'Europe catholique. Ils naquirent l'un et l'autre au XVI^e siècle : Calasanz en 1557 et Comenius en 1592. De nombreuses années les séparent, mais le pédagogue espagnol mourra à quatre-vingt-onze ans après avoir été contemporain du Tchèque durant presque toute la première moitié du XVII^e siècle. En Moravie, patrie de Comenius, comme dans d'autres pays européens, l'influence de ces deux grands pédagogues fut occultée. Ils défendirent l'un et l'autre le principe de l'enseignement universel et l'emploi de la langue nationale à l'école. Ils eurent l'un et l'autre une action novatrice considérable dans les domaines de la didactique et de l'organisation scolaire. Bien que vivant dans des environnements différents, ils furent tous deux profondément religieux. Le premier fonda une congrégation catholique, l'autre fut évêque protestant. Malgré tout ce qui les distingue, ils furent les pédagogues les plus importants de l'Europe du XVII^e siècle et deux grandes figures de l'histoire de l'éducation à travers les âges.

Si l'histoire a rendu justice à Comenius, aussi bien dans sa patrie, où son prestige a toujours été grand, que dans la communauté internationale, elle n'a pas été aussi équitable envers Calasanz. Il y a certes eu des périodes où sa renommée a été grande en Espagne, en Italie ou en Europe centrale, mais il a été relativement oublié par ailleurs, comme en témoigne le peu de place que lui accordent de nombreux ouvrages sur l'éducation.

Cette injustice de l'histoire s'explique fondamentalement par trois facteurs. Premièrement, l'enthousiasme hagiographique excessif de ses biographes et de ses adeptes, qui a eu un effet contraire à celui qu'ils recherchaient. Deuxièmement, l'accent exagéré qui a été mis sur la dimension religieuse de son œuvre, au détriment de ses aspects purement pédagogiques. Enfin, il a laissé très peu de documents écrits exposant systématiquement ses idées sur l'éducation, de sorte que la connaissance et la compréhension de son œuvre, pourtant considérable, sont restées superficielles.

La pensée de Calasanz doit être recherchée dans les plus de dix mille lettres qu'il écrivit, et dans les textes qu'il a laissés sur la fondation, l'organisation et le fonctionnement de ses écoles et de sa congrégation. Ces écrits, qui ont tous été publiés, permettent de se représenter clairement son œuvre d'éducateur, tout en la pénétrant à fond.

Données biographiques

José Calasanz est né en 1557 à Peralta de la Sal, localité espagnole de langue catalane située en Aragon, près de la Catalogne. Il était le septième et dernier enfant d'une famille d'*infanzones*, c'est-à-dire de la petite noblesse aragonaise². Son père, forgeron, devint ensuite maire de Peralta. Jusqu'à onze ans, José fréquente l'école de la ville, puis il part à Estadilla pour y faire ses humanités. En 1571, il s'installe dans la ville voisine de Lleida, qui abrite l'université la plus prestigieuse de l'ancienne Couronne d'Aragon : elle est fréquentée par des étudiants venus de Catalogne, d'Aragon et de Valence, les trois grandes communautés de la Couronne. Suivant la coutume médiévale, ces étudiants sont regroupés en « nations ». Calasanz est élu prieur des Aragonais, premier témoignage du prestige et de l'ascendant moral inhérents à sa personnalité.

À Lleida, José Calasanz étudie la philosophie et le droit. Il suit ensuite des cours de théologie aux Universités de Valence, d'Alcalá de Henares, puis à nouveau de Lleida et obtient le grade de docteur. En 1583, il est ordonné prêtre et commence une carrière ecclésiastique qui l'amène à occuper divers postes en pays catalan. Durant cette phase de sa vie, il passe plusieurs années à La Seu d'Urgell, localité très proche de la frontière française, alors peu sûre. La Catalogne est en effet en proie au brigandage, aggravé dans les zones frontalières par la pénétration constante de bandes de Gascons et de Huguenots formées par suite du désordre régnant dans le pays voisin et responsables sur le territoire catalan de toutes sortes d'infractions et d'exactions.

José Calasanz connut donc l'insécurité et les dangers de cette époque, redoublés à La Seu d'Urgell par l'absence d'évêque : le diocèse resta en effet vacant un certain temps. L'absence d'autorité incontestée, comme l'était à l'époque celle des évêques, encourageait toutes sortes d'abus. Sa charge de secrétaire du chapitre de la cathédrale conférait à Calasanz de lourdes responsabilités dont témoignent les dix lettres adressées au vice-roi de Catalogne. Il demandait que soit apportée d'urgence l'aide nécessaire pour faire face à la situation angoissante de cette région où les bandits, ne connaissant plus aucun frein, multipliaient les vols, les extorsions de fonds et les assassinats³.

L'attachement de Calasanz pour Lleida fut renforcé par l'exercice d'autres fonctions, dont celle de visiteur à Tremp, où se trouvait un couvent de dominicains enseignant la lecture et l'écriture. C'est alors un homme jeune, de haute taille et très vigoureux. Ces qualités naturelles s'allient à la force morale, intellectuelle et spirituelle dont il fera preuve sa vie durant. Il y a effectivement, dans la ténacité qu'il mettra à accomplir une œuvre pédagogique considérable, quelque chose d'herculéen, de colossal, que seul un homme d'exception pouvait assumer.

Son souci pour les déshérités s'est déjà manifesté, durant ces années de jeunesse en Espagne, par la création à Claverol d'une fondation qui distribuait chaque année de la nourriture aux pauvres de l'endroit. L'établissement charitable de Claverol fonctionnera jusqu'en 1883, soit près de deux siècles et demi. Cette initiative de jeunesse est révélatrice des profondes préoccupations sociales dont témoignera ensuite l'œuvre d'éducateur de Calasanz.

En 1592, le futur pédagogue, âgé de trente-cinq ans, part à Rome pour y faire une carrière ecclésiastique. Il y demeurera pendant la majeure partie des cinquante-six ans qui lui restent à vivre. Durant ce long séjour, il deviendra peu à peu, sans perdre ses racines

hispaniques, un Romain authentique, s'identifiant pleinement à cette ville et au pays où elle se trouve.

En 1597, ému par la pauvreté et la détresse morale dans laquelle vivent de nombreux enfants de Rome, il fonde, à l'église Santa Dorotea del Trastévere, la première école publique, populaire et gratuite de l'Europe moderne, la première école pie.

En 1600, il transfère cette école à Rome même et doit bientôt l'agrandir pour accueillir les élèves qui affluent de toutes parts. En 1610, il rédige le *Documentum princeps* dans lequel il expose les fondements de son action pédagogique. Ce document s'accompagne de deux règlements destinés respectivement aux maîtres et aux élèves. En 1612, il transfère l'établissement à San Pantaleón, qui deviendra la maison mère des écoles pies.

En 1616 est ouverte, à Frascati, la première école de ce type située hors de Rome. Un an plus tard, le pape Paul V crée la congrégation des piaristes, premier ordre religieux se consacrant fondamentalement à l'enseignement. Au cours des années suivantes, des écoles s'ouvrent dans diverses localités d'Italie : à Gênes en 1625, Naples en 1626... Calasanz rédige les statuts du Collège nazaréen de Rome et est en rapport avec Galilée. En 1631, il fonde en Moravie le collège de Mikulov et, peu après, dans le même pays, ceux de Stráznice et de Leipnik. Des établissements sont créés dans de nombreuses autres villes d'Italie. En 1638, se souvenant de sa jeunesse à Lleida, Calasanz tente d'ouvrir à Guissona une école qui serait la première d'Espagne, mais l'entreprise échoue en raison de la guerre qui éclate deux ans plus tard³. En Pologne, le Collège royal de Varsovie et le Collège Podoliniec, s'ouvrent en 1642, et beaucoup d'autres suivront.

Cette même année, victime à la fois de la crise interne que traverse son œuvre et de tensions et menées extérieures, Calasanz est brièvement incarcéré et interrogé par l'Inquisition. L'année suivante, le vieux pédagogue se trouve plongé dans des conflits attisés par des intérêts politiques divergents et mêlé à des intrigues ourdies par des personnages ambitieux. Destitué de sa fonction de général de l'ordre qu'il a fondé, il tombe en disgrâce. Il est remplacé par un de ses détracteurs. Les années passent sans qu'il retrouve son crédit et la congrégation est de plus en plus déconsidérée, au point que l'œuvre de toute une vie risque d'être réduite à néant. Il meurt en 1648, toujours en disgrâce, à l'âge de quatre-vingt-onze ans. Il est enterré à San Pantaleón. Huit ans après sa mort, le pape Alexandre VII réhabilite ses écoles. L'Église catholique le béatifie et il est canonisé dix-neuf ans plus tard. Le 13 août 1948, enfin, le pape Pie XII le proclame saint patron des écoles populaires chrétiennes du monde. Il existe aujourd'hui des écoles pies dans de nombreux pays d'Europe, d'Afrique, d'Amérique et d'Asie.

Naissance d'une vocation

À l'époque où José Calasanz arriva à Rome, à la fin du XVI^e siècle, la ville devait affronter de graves problèmes économiques, sanitaires et moraux. Le sac de 1527, les épidémies de peste successives, les inondations fréquentes et redoutables du Tibre avaient fait obstacle durant tout le siècle au développement urbain. Comme dans d'autres villes européennes, de nombreux habitants vivaient dans une pauvreté extrême. Un observateur écrivait en 1601 : « On ne voit à Rome que pauvres mendiants, et en si grand nombre qu'il est impossible de faire un pas dans la rue sans en être entouré »⁵.

Cette situation avait frappé d'autres religieux de l'époque et donné lieu, de la part d'âmes charitables, à certaines initiatives louables destinées à secourir les orphelins et les malades. Par ailleurs, la ville était intensément pénétrée de l'esprit du Concile de Trente, qui la poussait à catéchiser toute sa population et en particulier les plus jeunes. Dans ce contexte, où la misère sociale de certains secteurs se conjuguait avec un grand désir de retour aux valeurs

morales et religieuses, Calasanz eut l'occasion de très bien connaître la situation des quatorze quartiers que comptait la ville. En qualité de membre de diverses confréries religieuses et, surtout, comme visiteur de l'une d'entre elles, il prit profondément conscience de l'état d'extrême pauvreté et de dégradation sociale et morale qui régnait en certains lieux.

Les conditions déplorables dans lesquelles végétaient de nombreux enfants le convainquirent de l'extraordinaire importance de l'éducation comme moyen de progrès moral, de promotion sociale et de réforme des mœurs. Ce fut là le point de départ d'une vocation pédagogique, parfaitement inscrite dans sa vocation religieuse, à laquelle il consacra sans défaillance tout le reste de sa vie.

Il existait à Rome à cette époque de petites écoles de quartier où un maître dispensait son enseignement à une trentaine d'élèves⁶. Elles accueillaient parfois un enfant pauvre, mais cela restait très rare en raison du petit nombre de maîtres — treize pour toute la ville — et de leur faible salaire qui ne leur permettait pas d'inculquer gratuitement leur savoir aux nombreux enfants défavorisés de Rome. La ville comptait également des établissements très prestigieux où étaient enseignées les humanités, comme le Collège romain dirigé par les jésuites. Mais cette école célèbre ne s'adressait qu'à des élèves ayant déjà fait des études primaires, ce qui excluait une grande partie des couches populaires qui n'avait donc aucune chance de sortir de l'analphabétisme.

Les valeurs humanistes de la Renaissance avaient par ailleurs transformé dans toute l'Europe les systèmes d'enseignement hérités du Moyen Âge : l'importance accrue conférée à la culture classique menait à une éducation de plus en plus élitiste.

Lors de ses fréquentes visites dans les quartiers populaires de Rome, le futur pédagogue put constater non seulement les difficultés sociales des nombreuses familles misérables qui y vivaient aux prises avec des problèmes d'alimentation, d'hygiène, de santé et de moralité, mais aussi le déplorable gaspillage des capacités intellectuelles dont faisaient preuve certains enfants et adolescents. Cette découverte l'affecta profondément et provoqua en lui un véritable sentiment de révolte : « De jeunes êtres remarquablement doués, qui auraient pu rendre à la République de grands services, restaient dans les ténèbres de l'ignorance faute d'étudier les lettres tout en se pénétrant des règles de bonne conduite »⁷.

C'est à ce moment que le prêtre qu'il avait été jusqu'alors, le titulaire d'un doctorat désireux de faire carrière, commença à découvrir sa vraie mission, celle de pédagogue. C'est principalement à travers elle que Calasanz s'accomplira véritablement comme prêtre. Loin de s'exclure, ces deux vocations se renforceront considérablement et resteront étroitement associées tout au long de sa vie. Calasanz trouvera dans la pédagogie la façon la plus authentique et la plus personnelle de concrétiser ses aspirations religieuses.

En marchant dans les quartiers défavorisés de Rome, il avait découvert la petite école paroissiale de l'église Santa Dorotea del Trastévere, qui, comme les autres, était payante. Il en fit une école gratuite entièrement consacrée aux pauvres. Ainsi vit le jour, en 1597, la première école pie, tandis que Calasanz commençait sa prodigieuse carrière de pédagogue.

C'est juste à ce moment-là qu'on lui offrit une place de chanoine à la cathédrale de Séville. Elle aurait en d'autres temps comblé ses désirs, mais le fait est que, en l'occurrence, elle arriva trop tard. Il avait trouvé sa voie : « J'ai découvert à Rome le meilleur moyen de servir Dieu en aidant ces pauvres enfants ; je ne m'en écarterai pour rien au monde »⁸.

L'œuvre pédagogique

L'œuvre pédagogique de José Calasanz comporte plusieurs dimensions importantes qu'il convient de mettre en évidence. En premier lieu, les spécialistes qui l'ont étudiée, comme Ludovico Von Pastor⁹, Georgy Santha¹⁰ et Severino Giner¹¹ voient en son auteur le créateur

de la première école populaire, publique et gratuite des temps modernes en Europe. Ce type d'établissement a conservé jusqu'à aujourd'hui les caractéristiques qui étaient les siennes lors de sa création il y a quatre siècles. Innovation hautement révolutionnaire, elle rompait radicalement avec les privilèges de classe qui maintenaient dans la pauvreté et la marginalité une grande partie de la population. Dans l'histoire de l'éducation, José Calasanz est le grand pédagogue des pauvres, le pédagogue de la gratuité de l'enseignement et de sa généralisation à toutes les couches de la société sans distinction. Toute sa vie, il resta d'une fermeté totale sur ces principes. Nous possédons de multiples témoignages de la vigilance sans faille dont il faisait preuve à cet égard dans ses écoles : « Quant à faire payer aux élèves l'accueil dans les établissements, les bancs ou quoi que ce soit d'autre, il n'en n'est pas question »¹². « Veillez à ce que les maîtres ne demandent rien aux élèves »¹³. « Je dois vous avertir de la grande faute et négligence qui règne dans ces écoles, où l'on essaie de vendre et d'acheter »¹⁴.

En appliquant strictement les principes chrétiens, Calasanz fut aussi, en second lieu, le pédagogue qui refusait toute discrimination sociale, raciale ou religieuse. Cela ne s'exprima pas seulement, ainsi qu'on le verra plus loin, dans son attitude généreuse et courageuse à l'égard de victimes de l'Inquisition comme Galilée et Campanella, mais aussi dans le fait, hautement significatif pour son époque, qu'il inscrivit dans ses écoles des élèves juifs et qu'il les traita avec le même respect que les autres¹⁵. De même, il accueillit dans ses écoles allemandes des élèves de religion protestante¹⁶. Son prestige et son souci d'universalité étaient tels que des demandes de création d'écoles pies qu'il ne put satisfaire, faute de maîtres, bien qu'il en eut le désir, lui parvinrent jusque de l'empire turc. Les seuls mérites que Calasanz reconnaissait dans ses écoles étaient ceux qui résultaient de l'étude et de la vertu.

En troisième lieu, il a créé et organisé un système de niveaux et de cycles d'enseignement primaire, une formation professionnelle et un enseignement secondaire populaire. Un seul de ses établissements pouvait accueillir jusqu'à 1 500 élèves. On était loin de ceux où un seul maître enseignait, dans les quartiers populaires de Rome et ailleurs. La dimension de ces écoles exigeait une organisation très complexe et très minutieuse, dans laquelle l'organisation en niveaux et cycles jouait un rôle primordial. C. Bau l'a bien expliqué :

Les écoles pies, en particulier San Pantaleón à Rome, étaient à la fois des écoles primaires, des écoles primaires supérieures formant à la comptabilité et à la calligraphie les élèves qui ne devaient pas poursuivre leurs études et entreraient dans les bureaux et les cabinets, et des établissements secondaires enseignant le latin et les humanités¹⁷.

L'ORGANISATION SCOLAIRE

Les écoles comportaient parfois une classe de maternelle mais, en général, la scolarité commençait à six ans et s'échelonnait sur neuf classes numérotées par ordre décroissant. En neuvième, les enfants s'initiaient à la lecture, enseignée collectivement par la méthode syllabique à l'aide de grandes affiches. En huitième, les élèves apprenaient à lire couramment. Ils lisaient individuellement avec le maître et se corrigeaient entre eux. Ils restaient en classe deux heures et demie le matin et autant l'après-midi. Tous les quatre mois, un examen général était organisé dans toutes les écoles et les élèves qui le réussissaient étaient admis dans la classe supérieure.

Calasanz préconisait un maximum de cinquante élèves par classe. Toutefois, certaines en comptaient jusqu'à soixante. Pour créer une certaine émulation, la classe était divisée en deux groupes rivalisant pour obtenir les meilleurs résultats.

À une époque où personne ne s'intéressait à l'éducation populaire, Calasanz sut créer quelques établissements extrêmement complexes. Ainsi, le personnel de l'école de San

Pantaleón se composait durant l'année scolaire 1623-1624 de trente-sept membres : maîtres, personnels chargés de l'intendance et de l'administration, infirmiers, cuisinier, etc.

Calasanz se souciait de l'éducation physique et de l'hygiène des élèves. Ces questions sont abordées dans plusieurs passages de ses écrits, où il ordonne aux chefs d'établissement de veiller à la santé des enfants. Il était extrêmement pointilleux sur la pureté de l'eau utilisée dans ses écoles et demandait que les salles de classe soient blanchies à la chaux tous les ans. La plus grande propreté était exigée dans toutes les pièces annexes, et en particulier dans les lavabos. Il se montra en avance sur son temps à bien des égards en créant des installations complémentaires : réfectoires, lingerie, internats, etc. Il ordonna que tout le matériel nécessaire, y compris l'encre et le papier, soit fourni gratuitement aux élèves.

Les maîtres devaient tenir un registre des inscriptions, un cahier de présence et un cahier de notes. Ils devaient préparer leurs classes et se présenter avant l'arrivée des élèves. Après la classe, ils raccompagnaient leurs élèves chez eux. Calasanz lui-même le fit jusqu'à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

LE CONTENU DE L'ENSEIGNEMENT

Les élèves apprenaient à lire à la fois en latin et dans leur langue maternelle. Tout en maintenant le latin, Calasanz fut un ardent défenseur des langues vivantes, qui furent utilisées pour rédiger les manuels scolaires, y compris ceux destinés à l'enseignement du latin. À cet égard, il était en avance sur les autres spécialistes de son époque, notamment Comenius, qui, bien que considéré comme un grand partisan des langues nationales, écrivit ses ouvrages en latin.

En sixième, les élèves maîtrisaient déjà bien la lecture. En cinquième, ils étaient répartis en deux sections : dans l'une, ceux qui souhaitaient apprendre un métier étudiaient les mathématiques ; dans l'autre, ceux qui voulaient poursuivre des études de lettres apprenaient la grammaire. Les élèves des deux sections avaient néanmoins des classes d'écriture communes, où l'accent était mis sur la calligraphie.

L'importance que Calasanz attachait aux mathématiques mérite d'être soulignée : sur ce point comme sur beaucoup d'autres, il se montra extrêmement novateur, en discernant avec clairvoyance les tendances de l'avenir. Dans ses écoles, l'enseignement des mathématiques et des sciences était considéré comme fondamental, aussi bien pour la formation des élèves que pour celle des maîtres. L'intérêt du pédagogue pour ces disciplines transparaît constamment dans ses écrits : « Efforcez-vous de vous perfectionner autant que possible dans les mathématiques qui, d'après ce que j'ai vu, plaisent fort au monde »¹⁸ (Lettre à Morelli, 31 mars 1635). Ou bien : « Quant à l'abaque, si quelqu'un montre des dispositions pour apprendre à s'en servir, exhortez-le à le faire et initiez-vous y le premier »¹⁹ (Lettre à Bianchi, 20 juillet 1634).

La place privilégiée accordée à cet enseignement par les piaristes s'est maintenue depuis lors. De nombreux témoignages nous éclairent sur la voie qui a été suivie au cours des siècles passés. C'est ainsi que, en Espagne, pays où il n'existait pas une grande tradition scientifique, les écoles pies jouissaient pourtant d'un grand prestige dans le domaine des mathématiques et des sciences, comme le confirme Mariano Cardedera, pédagogue espagnol du milieu du XIX^e siècle : « Les élèves internes apprennent sous la direction des maîtres les mathématiques, la physique, la chimie et l'histoire naturelle. [...] Dans la journée, ils s'adonnent avec beaucoup d'ardeur aux sciences exactes et naturelles »²⁰.

Le vif intérêt manifesté par Calasanz pour cet enseignement contraste avec le peu de cas qui en était fait alors dans toute l'Europe.

La cinquième classe marquait la fin du cycle primaire : les quatre suivantes étant consacrées à l'achèvement d'un cycle d'humanités rattaché à Rome à l'enseignement dispensé au Collège romain que dirigeaient les jésuites.

La formation morale et chrétienne des élèves était sans aucun doute la grande préoccupation du pédagogue. Prêtre et éducateur, il voyait dans l'école le meilleur instrument de réforme de la société. Ses idéaux chrétiens imprègnent tous ses écrits. Les statuts et les règlements de ses écoles en sont pénétrés. Il a su créer l'idéal du maître chrétien, sur lequel se fonda la formation des plus de cinq cents maîtres qui collaborèrent avec lui au cours de sa vie.

LA DISCIPLINE

Calasanz fut le premier éducateur à appliquer la méthode préventive, selon laquelle prévoir vaut beaucoup mieux que réprimer. Elle allait être développée ensuite par Jean Bosco, fondateur des Écoles salésiennes. En matière de discipline, contrairement à ce qui était alors habituel et le resta par la suite, Calasanz maintint toujours que les châtiments devaient être aussi mesurés que possible. Tout en reconnaissant qu'ils étaient parfois inévitables, il fonda résolument la discipline sur la modération, l'amour et la douceur : « Nous devons châtier avec une grande piété, comme le veulent notre nom et la charité que nous professons »²¹, écrit-il (20 juin 1624). Ailleurs : « Je tiens à ce que vous vous souveniez qu'il ne faut recourir aux châtiments qu'avec parcimonie. Il convient d'être très indulgent avec les enfants »²² (18 décembre 1626). Ou encore : « En châtiant les élèves, montrez-vous plus bienveillants que sévères »²³ (10 octobre 1643).

La discipline devait reposer sur la fermeté et la clémence. Elle avait pour objectifs : a) de prévoir le mal ; b) de veiller, dès lors qu'il s'était présenté, à éviter la précipitation ; c) d'imposer la punition, lorsqu'était arrivé le moment d'agir, en s'assurant que l'élève se corrigerait.

Calasanz et Galilée

Pour bien comprendre la personnalité de José Calasanz, il convient de parler de ses relations avec un grand savant de son époque, Galilée (1564-1642). Contemporains, ils connurent et subirent des difficultés analogues.

Grandes figures de la pédagogie et de la science, respectivement, les deux hommes se connaissaient, se fréquentaient et avaient l'un pour l'autre du respect et de la considération. De nombreux points communs les rapprochaient. Premièrement, ils défendirent tous deux l'enseignement des sciences et des mathématiques, attitude naturelle pour un homme de science, mais moins pour un pédagogue de cette époque. Lorsqu'on analyse l'action éducative de Calasanz, l'intérêt qu'il a toujours porté à l'enseignement des mathématiques ne laisse pas de surprendre. En un temps où primaient les humanités, il eut, sans négliger la tendance générale, l'intuition de l'importance future des mathématiques et des sciences, et c'est pourquoi il ne cessa de recommander qu'elles soient cultivées dans ses écoles et qu'elles fassent l'objet d'un enseignement approfondi au stade de la formation des maîtres.

Il faut d'ailleurs rappeler, à ce propos, que certains piaristes distingués furent de fervents disciples de Galilée, et qu'ils partagèrent et défendirent ses conceptions de l'univers, alors si révolutionnaires et controversées. Souvenons-nous que le modèle galiléen, héritier des thèses de Copernic et de Kepler, contredisait celui de Ptolémée, qui avait été en vigueur pendant tout le Moyen Âge, ce qui valut à Galilée d'être jugé par l'Inquisition qui le sanctionna et le contraignit à se rétracter.

Il convient de souligner que, en dépit de la disgrâce de Galilée et de sa condamnation par les Inquisiteurs, Calasanz ordonna aux membres de sa congrégation de lui apporter toute l'aide nécessaire, et permit aux piaristes de rester à ses côtés pour continuer de bénéficier de son enseignement des mathématiques et des sciences. Il est donc juste de reconnaître que, au sujet de Galilée, José Calasanz et les piaristes maintinrent une position courageuse et digne qui les honore. Cet épisode peu connu de sa vie témoigne de la largeur de vues de notre grand pédagogue.

Ce soutien apporté à Galilée par les piaristes fut utilisé par les ennemis de Calasanz et de son œuvre. Une plainte déposée devant l'Inquisiteur de Florence contre l'un d'eux, Francisco Michelini, qui devait succéder à Galilée comme titulaire de la chaire de mathématiques, indiquait :

Le père Francisco Michelini, des écoles pies, tient pour vérité absolue et enseigne publiquement que toutes les choses sont composées d'atomes, et non de matière et de forme, comme l'ont écrit Aristote et les autres auteurs. Il soutient également que la terre tourne et que le soleil est immobile, et considère cette doctrine et d'autres thèses du sieur Galilée comme si certaines que toutes les autres lui paraissent fausses et nulles et qu'il se déclare l'ennemi d'Aristote, qu'il traite de grand ignorant, tandis qu'il tient Galilée et ses opinions pour des oracles et exalte ledit Galilée en qui il voit le premier savant du monde et auquel il prodigue titres magnifiques et louanges²⁴.

Malgré ces attaques, les piaristes continuèrent à aider Galilée et restèrent ses fervents disciples. En 1637, lorsque le grand savant, déjà âgé, devint complètement aveugle, Clemente Settimi se mit à son service comme secrétaire sur ordre de Calasanz, ce qui témoigne de la considération et de l'estime que ce dernier avait pour lui. Ses instructions au directeur du collège de Florence sont claires : « Si Monsieur Galilée demande un soir que le père Clemente Settimi reste auprès de lui, accédez à sa requête, et Dieu veuille qu'il sache en tirer tout le profit qu'il devrait »²⁵.

Les piaristes finirent par diriger à Florence une prestigieuse École supérieure de mathématiques qui allait jouer un rôle très important dans la formation des maîtres de leurs établissements. À Rome, Gênes, Naples et Podolin, d'importants centres d'enseignement des mathématiques furent tenus par des piaristes qui étaient tous d'anciens disciples de Galilée. Beaucoup de leurs professeurs et de leurs élèves devinrent plus tard de grands savants.

L'apologie de Campanella

Calasanz fit preuve d'autant de compréhension et de sympathie à l'égard du grand philosophe Tommaso Campanella (1568–1639), l'une des intelligences les plus fécondes et les plus brillantes de son temps, et l'auteur d'ouvrages philosophiques tels que la *Metaphysica*, d'utopies comme la *Cité du soleil* et de livres politiques comme la *Monarchie d'Espagne*.

Campanella, auquel l'Inquisition fit également plusieurs procès et qui passa plus de vingt ans en prison à Naples, était un ami de Galilée. Il échangea avec lui une abondante correspondance et écrivit pour le défendre contre les attaques de ses ennemis un opuscule intitulé *Apologia pro Galilaeo*. Bien que très controversé en son temps, Campanella fut également lié à Calasanz par une profonde et fructueuse amitié. L'affinité était certaine entre l'utopiste qui proposait une réforme de la société dans laquelle l'éducation des classes défavorisées jouait un rôle très important, et le pédagogue dont l'œuvre novatrice concrétisait déjà, d'une certaine façon, cette utopie. Le théoricien et l'empiriste, le penseur et l'homme d'action partageaient les mêmes objectifs en matière d'éducation.

Avec son courage et son ouverture d'esprit coutumières, Calasanz fit venir à Frascati le penseur controversé, pour qu'il participe à la formation philosophique de ses maîtres. Quoique

de courte durée, cette collaboration ne dut pas rester sans effets sur les disciples du pédagogue.

Il n'est donc pas surprenant que Campanella se soit mobilisé pour défendre son ami Calasanz comme il l'avait fait pour son ami Galilée. Les écoles pies eurent des ennemis et des détracteurs acharnés. Calasanz dut supporter pendant un demi-siècle de fortes tensions internes et externes qui débouchèrent sur une brève incarcération par l'Inquisition, puis sur sa destitution de la charge de général de l'ordre qu'il avait fondé. Sa congrégation elle-même fut déchue de son rang et faillit sombrer. Pour survivre, les écoles pies eurent toujours besoin d'aide et de défenseurs. Le *Liber apologeticus* que Campanella écrivit pour les défendre a d'autant plus d'intérêt. Le philosophe y montre que Calasanz, par ses innovations, faisait œuvre de pionnier. Il réfute systématiquement toutes les accusations portées contre les écoles pies. À ceux qui, s'appuyant sur Aristote, considéraient que le peuple devait rester ignorant et reprochaient à Calasanz d'enseigner les sciences aux pauvres, et d'introduire ainsi dans la république un élément perturbateur, Campanella répondait :

La science est la perfection de l'âme et du genre humain : plus on la développera, plus elle se perfectionnera et plus on sera payé de retour. Aristote lui-même, dans le cinquième livre de politique, nomme tyrans ceux qui veulent maintenir un peuple dans l'ignorance pour faire le mal en toute impunité, sans être blâmés, de sorte que la dépravation des travailleurs provient du manque de sagesse²⁶.

L'apologie de Campanella comporte une préface et deux chapitres, consacrés respectivement aux laïcs et aux religieux. Dans chacun, Campanella reprend les attaques formulées contre les écoles pies et les réfute. Calasanz a trouvé en lui un ardent défenseur de son action.

Un rayonnement international

Le rôle des écoles pies dans l'histoire de l'éducation ne serait pas apprécié à sa juste valeur si l'on n'évoquait pas leur multiplication dans de nombreux pays de tous les continents.

Mais il ne faut surtout pas perdre de vue l'influence que l'œuvre et la pensée de Calasanz ont exercée, directement ou indirectement, sur la création ultérieure de nombreuses autres congrégations analogues à la sienne, qui y trouvèrent une source d'inspiration. Il existe aujourd'hui onze entités religieuses qui se consacrent à l'enseignement dans divers pays et dont la fondation est directement due aux idées de Calasanz. Ce sont, en quelque sorte, des rameaux issus du tronc de sa pédagogie. Mais il ne faudrait pas que cela occulte les prolongements indirects qu'a eus la pensée de Calasanz en suscitant d'autres grandes actions d'éducation comme celle de Jean-Baptiste de La Salle aux XVII^e et XVIII^e siècles ou celle de Jean Bosco, qui fut un grand admirateur de Calasanz, au siècle dernier. À cette influence sur des organisations analogues créées postérieurement s'ajoute celle que put exercer plus tard le modèle de Calasanz sur la mise en place de systèmes d'enseignement publics dans certains pays d'Europe.

Parmi les milliers et les milliers d'élèves qui sont passés par les écoles pies au cours de ce siècle figurent des personnalités qui se sont illustrées dans tous les domaines, notamment de nombreux prix Nobel dont quatre Espagnols : Cajal, Benavente, Alexandre et Cela. C'est en quelque sorte un cadeau posthume du grand pédagogue espagnol à sa patrie d'origine.

Un anniversaire pour la pédagogie

À la veille du quatre centième anniversaire de la première école pie, c'est faire œuvre de justice historique que de rappeler la vie et l'œuvre de son créateur. La semence plantée il y a quatre siècles à Santa Dorotea del Trastévere a fructifié et s'est propagée dans le monde entier. Des

écoles pies fonctionnent aujourd'hui dans vingt-six pays de quatre continents et le principe de l'enseignement gratuit et universel qu'elles ont toujours préconisé est maintenant admis par la quasi-totalité des systèmes d'éducation. Ces écoles ont servi de modèle à bien d'autres congrégations à vocation pédagogique qui, directement ou indirectement, se sont nourries de l'œuvre de Calasanz. Par son enracinement pluriséculaire comme par son essor et son influence, celle-ci est l'une des actions éducatives les plus importantes et les plus fécondes qui aient jamais été menées à bien. Nombre de ses innovations dans les domaines de la didactique et de l'organisation scolaire restent aujourd'hui valables.

Calasanz avait l'esprit large et voyait loin. Il a parfaitement discerné les futures orientations du développement social et scientifique et su agir en conséquence. Tandis que d'autres pédagogues, d'autres intellectuels, passaient leur vie à élaborer des utopies irréalisables en pratique, il eut l'audace, la force et l'habileté nécessaires pour concrétiser la sienne. Son œuvre pédagogique est comparable à celle de Comenius, l'autre géant de l'éducation de ce siècle. Mais, si Comenius fut surtout un théoricien, la démarche de Calasanz était d'abord empirique. Ce pédagogue fut avant tout un homme d'action.

Si, comme on l'a vu, l'histoire a rendu pleinement justice à Comenius, elle fut pourtant moins équitable avec Calasanz. Les études modernes de l'éducation continuent largement de l'ignorer. Espérons que la célébration cette année du quatrième centenaire de la première école populaire publique et gratuite d'Europe contribuera à faire connaître l'œuvre de son fondateur.

Notes

1. Josep Domènech i Mira. Docteur en pédagogie, licencié en philologie hispanique et en philologie catalane de l'Université de Barcelone et inspecteur de l'enseignement, il a dirigé les services d'inspection de l'enseignement à Lleida, Catalogne, de 1976 à 1994. Ancien membre de la commission consultative et membre actuel de la commission technique du Département de l'enseignement de Catalogne, il a également participé comme coordinateur et professeur de pédagogie aux cours de formation d'enseignants spécialisés à l'Universidad de Educación a Distancia. Auteur de plusieurs publications, il effectue des recherches sur des questions d'enseignement comparé.
2. S. Giner, *San José de Calasanz, Maestro y fundador* [Saint Joseph Calasanz, maître et fondateur], Madrid, Biblioteca de autores cristianos, 1992, p. 40.
3. C. Bau, *San José de Calasanz* [Saint Joseph Calasanz], Salamanca, Publicaciones de Revista Calasancia, 1967, p. 47.
4. *Ibid.*, p. 254.
5. Cité dans G. Santha, *San José de Calasanz* [Saint Joseph Calasanz : son œuvre et ses écrits]. *Su obra y escritos*, Madrid, Biblioteca de autores cristianos, p. 30.
6. Santha, *op. cit.*, p. 36.
7. *Ibid.*, p. 57.
8. Cité dans Giner, *op. cit.*, p. 417.
9. Giner, *op. cit.*, p. 659.
10. Santha, *op. cit.*, p. 55.
11. Giner, *op. cit.*, p. 160.
12. Lodegario Picanyol, *Epistolario di San Giuseppe Calasanzio* [Correspondance de saint Joseph Calasanz], Rome, Editiones Calasancianae, vol. VI, 1954, p. 252, lettre 2738.
13. *Ibid.*, vol. VII, p. 95, lettre 3118.
14. *Ibid.*, vol. VII, p. 157, lettre 3208.
15. Giner, *op. cit.*, p. 595.
16. *Ibid.*, p. 595.
17. Bau, *op. cit.*, p. 165.
18. Lodegario Picanyol, *op. cit.*, vol. VI, p. 15, lettre 2358.
19. *Ibid.*, vol. VII, p. 397, lettre 3672.
20. M. Carderera, *Diccionario de Educación y métodos de enseñanza* [Dictionnaire de l'éducation et des méthodes d'enseignement], Madrid, Imprenta A. Vicente, 1855, p. 285.
21. Lodegario Picanyol, *op. cit.*, vol. II, p. 238, lettre 224.

22. *Ibid.*, vol. III, p. 68, lettre 566.
23. *Ibid.*, vol. VIII, p. 211, lettre 4138.
24. Cité dans Bau, *op. cit.*, p. 298.
25. Lodegario Picanyol, *op. cit.*, vol. VII, p. 65, lettre 3074. Le texte original italien est le suivant : « Et se per caso il Sig. Galileo dimandase, che qualche notte restasse là il P. Clemente, V.R. glielo permetta e Dio voglia, che en sappia cavare il profitto che doveria ».
26. Tommaso Campanella, *Apología de las escuelas pías* [Apologie des écoles pies], cité dans Santha, *op. cit.*, p. 726.

Bibliographie

- Asiaín, M.A. 1991. *El año con Calasanz* [L'année avec Calasanz]. Salamanca, ICCE. 751 p. (Choix de quelque cinq cents textes courts de Calasanz avec commentaires.)
- Bau, C. 1967. *San José de Calasanz* [Saint Joseph Calasanz]. Salamanca, Publicaciones de Revista Calasancia. 419 p.
- Campanella, T. « Libro apologético contra los impugnadores de las Escuelas Pías » [Livre apologétique contre les détracteurs des écoles pies]. Dans : G. Santha. 1956. *San José de Calasanz* [Saint Joseph Calasanz]. Madrid, Biblioteca de autores cristianos.
- Canata, A. *Educador católico* [Éducateur catholique]. Barcelone, Ediciones Gala Calasancia. 377 p.
- Cueva, D. 1973. *Calasanz. Mensaje espiritual y pedagógico* [Calasanz : message spirituel et pédagogique]. Madrid, Publicaciones ICCE. 380 p. (Choix de pensées de Calasanz regroupées par thèmes.)
- . 1978. « Congregaciones afines » [Congrégations voisines]. Dans : Giner, S. *et al.* (dir. publ.). 1978, *Escuelas Pías. Ser e historia* [Les écoles pies : leur nature et leur histoire]. Salamanca, Ediciones Calasancias.
- Flaubel Zapata, V. 1988. *Antología pedagógica calasancia* [Anthologie pédagogique de Calasanz]. Salamanca, Publicaciones de la Universidad Pontificia. 180 p. (Choix de documents et de textes pédagogiques de Calasanz regroupés par thèmes.)
- . « Escolapios memorables por su santidad. Escolapios peritos en ciencias eclesiásticas. De las ciencias al arte de educar. Ex alumnos célebres de las Escuelas Pías » [Frères des écoles pies mémorables pour leur sainteté. Frères des écoles pies experts en sciences ecclésiastiques. Des sciences à l'art d'instruire. Anciens élèves célèbres des écoles pies]. Dans : Giner, S. *et al.* (dir. publ.). 1978. *Escuelas pías. Ser e historia* [Les écoles pies : leur nature et leur histoire]. Salamanca, Ediciones Calasancias. 410 p.
- Giner Guerri, S. 1992. *San José de Calasanz. Maestro y fundador* [Saint Joseph Calasanz, maîtres et fondateur]. Madrid, Biblioteca de autores cristianos. 1122 p.
- . 1985. *San José de Calasanz* [Saint Joseph Calasanz]. Madrid, Biblioteca de autores cristianos. 271 p.
- . « La vocación escolapia. Síntesis cronológicas, estadísticas y mapas históricos. Bibliografía y biografos de San José de Calasanz. Obispos escolapios » [La vocation des écoles pies. Synthesis chronologiques, statistiques et cartes historiques. Bibliographie et biographie de Saint Joseph Calasanz. Évêques sortis des écoles pies]. Dans : Giner, S. *et al.* (dir. publ.). *Op. cit.*
- Lesaga, J. M. ; Asiaín M. A. ; Lecea, J. M. 1979. *Documentos fundacionales de las Escuelas Pías* [Documents constitutifs des écoles pies]. Salamanca, Ediciones Calasancias. 306 p. (Contient huit documents très importants sur les fondations d'écoles pies, dont les constitutions et les requêtes adressées aux cardinaux Tonti et Roma, rédigés par Calasanz.)
- López, S. 1988. *Documentos de San José de Calasanz* [Documents de saint Joseph Calasanz]. Bogotá, Editorial calasancia latinoamericana. 416 p. (Choix de cent sept documents de Saint Joseph Calasanz, avec commentaires. Très important pour étudier l'œuvre et la pensée du grand pédagogue.)
- Picanol, L. 1950. *Epistolario di San Giuseppe Calasanzio* [Correspondance de saint Joseph Calasanz]. Rome, Editorial Calasanciana, 9 vol. (Quelque cinq mille lettres de Calasanz, parfaitement commentées. Ouvrage indispensable pour étudier la pensée et l'action du pédagogue.)
- Poch, J. 1959. *Un documento inédito de los orígenes de las Escuelas Pías en España* [Un document inédit sur les origines des écoles pies en Espagne]. Madrid, Analeta Calasantiana.
- . 1968. *El fundador de las Escuelas Pías en la historia eclesiástica de la Corona de Aragón* [Le fondateur des écoles pies et l'histoire ecclésiastique de la Couronne d'Aragon]. Madrid, Analeta Calasantiana.
- Santha, G. 1956. *San José de Calasanz. Su obra. Escritos* [Saint Joseph Calasanz : son œuvre, ses écrits]. Madrid, Biblioteca de autores cristianos. 827 p. (Contient un choix de documents et de lettres de San José de Calasanz.)
- . 1982. *La fidelidad a Calasanz* [La fidélité à Calasanz]. Salamanca, Ediciones Calasancias.

- Vilá, C. 1988. *Epistolario di San Giuseppe Calasanzio* [Correspondance de saint Joseph Calasanz]. Rome, Ediciones Calasanctianae, vol. X. (Fait suite à l'œuvre en 9 vol. de Lodegario Picanyol, *op. cit.*)
- . 1978. « Síntesis de la historia de la Orden de las Escuelas Pías. Descripción de las provincias de la Orden. Pedagogía calasanciana. Escuela Pía Contemporánea » [Synthèse de l'histoire de l'ordre des écoles pies. Description des provinces de l'ordre. La pédagogie dans la tradition de Calasanz. L'école pie contemporaine]. Dans : Giner, S. *et al. Op. cit.*